Johannes Dahm, Ruth Lambertz-Pollan, Maiwenn Roudaut et Bénédicte Terrisse (dir.), avec la collaboration de Karsten Forbrig, Clément Fradin et Gwenaëlle Zielinski, *Machines/Maschinen. Les machines dans l'espace germanique : de l'automate de Kempelen à Kraftwerk*

Véronique Sucère

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/germanica/14641>
DOI : 10.4000/germanica.14641
ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021
Pagination : 239-244
ISBN : 978-2-913857-48-3
ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Véronique Sucère, « Johannes Dahm, Ruth Lambertz-Pollan, Maiwenn Roudaut et Bénédicte Terrisse (dir.), avec la collaboration de Karsten Forbrig, Clément Fradin et Gwenaëlle Zielinski, *Machines/Maschinen. Les machines dans l'espace germanique : de l'automate de Kempelen à Kraftwerk* », *Germanica* [En ligne], 69 | 4e trimestre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 24 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/14641> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.14641>

Ce document a été généré automatiquement le 24 février 2022.

© Tous droits réservés

Johannes Dahm, Ruth Lambertz-Pollan, Maiwenn Roudaut et Bénédicte Terrisse (dir.), avec la collaboration de Karsten Forbrig, Clément Fradin et Gwenaëlle Zielinski, *Machines/Maschinen. Les machines dans l'espace germanique : de l'automate de Kempelen à Kraftwerk*

Véronique Sucère

RÉFÉRENCE

Johannes Dahm, Ruth Lambertz-Pollan, Maiwenn Roudaut et Bénédicte Terrisse (dir.), avec la collaboration de Karsten Forbrig, Clément Fradin et Gwenaëlle Zielinski, *Machines/Maschinen. Les machines dans l'espace germanique : de l'automate de Kempelen à Kraftwerk*, collection « Études germaniques », Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2020, 438 p.

- 1 Le présent ouvrage, composé de quatre parties, rassemble les textes issus de la réflexion menée par la communauté des germanistes autour du terme « machine », « envisagé tant dans ses manifestations les plus concrètes que dans ses dimensions fictionnelles, abstraites et métaphoriques », lors de la 50^e édition du congrès de l'Association des germanistes de l'enseignement supérieur (AGES) qui s'est tenue à Nantes en 2017.

- 2 Ainsi que le précisent en introduction les directeurs et directrices de ce volume, la révolution industrielle nous a apporté son lot d'innovations et de bouleversements à travers cette chose nommée « machine ». Si la « machine » a fait une irruption dans l'aire germanique plus tardivement qu'en Angleterre, celle-ci s'y est malgré tout très vite implantée, pour ne pas dire imposée. Ainsi, la machine-outil est-elle devenue, et demeure aujourd'hui encore, un des fleurons de l'économie allemande et contribue à alimenter cette image d'une Allemagne puissante, solide et unie grâce à son *Maschinenbau*.
- 3 L'ouvrage dont il est question ici évoque les machines au pluriel. En effet, ses auteurs se proposent d'explorer les machines sous tous leurs rouages, à différentes époques et dans des domaines divers et variés, parfois très éloignés les uns des autres, mais dans lesquels les machines nous invitent à questionner le rapport de l'humain à la modernité et à définir ce qu'est l'humain et l'inhumain. Ainsi, cet ouvrage pose-t-il cette problématique d'un homme désormais asservi à la machine mais, dans le même temps, émancipé grâce à elle. Face à cette impasse entre « potentialisation » et « asservissement », entre « éloge » et « critique », il conviendrait alors de penser la machine plutôt « comme partie intégrante de l'humain, comme moment de l'humain », pour reprendre une formule employée en conclusion (p. 418), c'est du moins l'idée véhiculée à travers les différentes sections de l'ouvrage. L'ensemble des contributions tend même à démontrer que le « rapport de l'humain à la machine doit se comprendre sous la forme d'une interaction (au sens de *Wechselwirkung*) » (p. 418), ce qui n'est pas sans rappeler la pensée du philosophe et sociologue Georg Simmel, pour qui l'interaction sociale – l'un de ses concepts fondamentaux – permet à l'individu de « faire société » à l'heure de la modernité. On peut lire en effet que « dans chaque configuration la machine modifie l'humain, mais l'humain aussi change la machine selon ses propres règles. Il est en particulier capable de la détourner, de dévier de son usage et de la réinvestir à contresens de cet usage ordinaire » (p. 418). C'est ce qu'illustrent notamment les contributions consacrées à des formes d'avant-gardisme dans l'art.
- 4 Dans la première partie, intitulée « L'homme et la machine », sept auteurs se penchent sur l'interprétation de la modernité à travers la problématique des rapports homme-machine. Ainsi sont convoqués tour à tour des philosophes tels que Siegfried Kracauer, Walter Benjamin et Arnold Gehlen sous la plume d'Olivier Agard, évoquant la « barbarie positive de la machine », puis de Léa Barbisan, mettant en relief l'idée d'une machine « partenaire de jeu », à travers Benjamin : le philosophe faisait référence à l'automate de von Kempelen – un automate joueur d'échecs – qui « n'était pas un simple automate » mais était « censé disposer d'une intelligence artificielle supérieure à l'intelligence humaine, qui devait lui permettre de gagner toutes les parties. En cela, il se présentait non comme le simple analogue du corps humain, mais comme le double de l'être humain : comme un corps animé d'une intelligence » (p. 44). Après les philosophes, c'est au tour de Stefan Zweig d'être évoqué dans l'article de Gwenaëlle Zielinski : si l'écrivain se montra enthousiaste vis-à-vis des machines modernes, il n'en était pas moins pleinement conscient des dangers, l'homme pouvant être instrumentalisé par ses propres inventions.
- 5 Le rapport de l'homme à la machine est également exploré dans l'univers de la danse. Ingrid Lacheny l'aborde à travers cette figure du *Bauhaus* qu'est le danseur-chorégraphe Oskar Schlemmer, lequel, par son « “danseur-machine” repense le

mouvement » (p. 73). Danse toujours, plus contemporaine mais peut-être pas si éloignée que cela du *Bauhaus*, avec le *Maschinen-Mensch* ou le *Mensch-Maschinen* sur fond de techno : dans son article, Guillaume Robin cite Ralph Hütter, le cofondateur du groupe Kraftwerk et pionnier de la musique électronique : « Kraftwerk est une philosophie, [...] un point de vue sur le monde ! Nous nous sommes toujours définis comme machine-homme » (p. 88). Guillaume Robin conclut son article en précisant que « le corps du danseur en transe est celui qui parvient à s'extraire de sa pesanteur pour devenir pure machine » (p. 99). Dans l'avant-dernier article, Karsten Forbrig s'intéresse aux « animaux mécaniques » à travers l'œuvre théâtrale « post-dramatique » de Rebekka Kricheldorf : en partant de la question de l'identité, celle-ci développe, sous différentes formes, une critique de la société placée sous le signe de la consommation et de la performance à l'heure du néolibéralisme. Enfin, le rapport homme-machine est analysé par Simon Hagemann à l'aulne de l'industrie 4.0 dans l'art, où l'on s'aperçoit que les machines, sous forme de robots, de programmes informatiques et d'intelligence artificielle, investissent tous les espaces artistiques.

- 6 La deuxième partie, intitulée « Potentiels théorique et politico-pratique de la machine », aborde la machine sous l'angle des pouvoirs politique et médiatique. Par exemple, Christine Stange-Fayos évoque dans son article le penseur Johann Heinrich Gottlob von Justi et l'idée de modernisation ou de rationalisation de la machinerie de l'État, une machinerie pouvant conduire toutefois à la déshumanisation des fonctionnaires et à leur interchangeabilité. Puis Dominique Herbet analyse la « machinerie médiatique à l'exemple de l'affaire Barschel » datant de 1987. Dans sa contribution, l'auteure met en lumière les questions d'éthique de la machine médiatique à travers l'histoire de la presse allemande. Tout en soulignant la quasi-simultanéité de la diffusion de l'information sur les réseaux sociaux, elle rappelle que l'éthique journalistique peut néanmoins être préservée si l'on continue de vérifier et d'approfondir l'information.
- 7 Cette deuxième partie nous emmène ensuite à considérer la « machine » législative au Bundestag sous la plume d'Agathe Bernier-Monod puis Isabell Scheele nous invite à prendre en compte les « machines » dans les relations transcoloniales à travers l'exemple du Togo allemand et du Dahomey français. Dans son article, Rebecca Laffin se penche, elle, sur la conception de la machine véhiculée par le manuel scolaire d'allemand *Lebendiges Deutschland*, publié en 1939, un ouvrage dans lequel l'Allemagne est présentée comme le pays de la modernité et du progrès technique, mais suscitant dans le même temps bien des craintes avec ses machines de guerre. En fin de partie, Philipp Jonke nous conduit dans les grands magasins berlinois où règne la mécanisation de la grande distribution.
- 8 La troisième partie s'intéresse de plus près au rapport entre machine et création. Dans le premier article, Jens Liebich se focalise sur les réactions du poète Rilke face aux changements techniques et sociaux de son temps, comme, par exemple, sa fascination pour le phonographe. Si la machine constitue pour lui le point de départ d'une réflexion poétologique, elle n'en fait pas moins naître en lui la crainte de ses possibles effets négatifs. Poésie toujours dans le deuxième article mais cette fois avec Hugo von Hofmannsthal. Michael Woll souligne le potentiel poétique des machines chez le poète qui, lui aussi, accueille avec méfiance les technologies modernes. Dans la troisième contribution, Herbert Holl évoque le travail du réalisateur et écrivain allemand Alexander Kluge comme un *experimentum machinarum*. Kluge, qui aura rencontré « ses

deux machines originelles, incommensurables et pourtant apparentées : la machinerie guerrière [...] et la machine cinématographique » et exploré « ce monde des machines qui constitue peut-être toujours l'une des zones obscures de l'humanité [...] » (p. 245). Louise Dumas, quant à elle, met en perspective le lien entre automobile et cinéma, car « cinéma et transports modernes sont liés par le mouvement qui leur est intrinsèque mais aussi, historiquement, par la concomitance de leur invention et de leur essor » (p. 264).

- 9 Clément Fradin nous ramène ensuite à la poésie avec un article consacré aux liens du poète Paul Celan aux machines ; Celan qui « fut témoin de la formidable évolution technique et technologique qui amena des premières machines à calcul aux premiers ordinateurs, [...] fut également le contemporain de l'envol des premières fusées – allemandes – V1 et V2 et il vit l'homme – américain et soviétique – d'abord dans l'espace puis sur la Lune, ainsi que les satellites humains tournant autour de la Terre » (p. 279-280).
- 10 Enfin, dans le dernier article de cette troisième partie, Alice Hattenville confronte les points de vue de l'auteur de pièces radiophoniques Günter Eich à propos de l'appareil radiophonique à celui de l'auteure autrichienne Ingeborg Bachmann. Si celle-ci considère que cet appareil invite les hommes à consommer de la violence en temps de paix, elle n'en reconnaît pas moins qu'il leur permet de ressentir la douleur humaine. Eich, en revanche, se montre plus suspicieux : l'« appareillage » radiophonique modifierait non seulement la perception de la réalité par l'homme mais aussi la nature même de ce dernier.
- 11 Enfin, la quatrième et dernière partie, intitulée « Langages de la machine », analyse les apports de la machine dans le champ de la linguistique. Ainsi découvre-t-on, dans l'article rédigé par Eva Schaeffer-Lacroix, Gilbert Magnus et Thierry Grass, l'outil de textométrie TXM qui permet l'exploration de corpus. Thierry Grass et Margarete Flöter-Durr interrogent ensuite la pertinence de l'utilisation de la « machine » ou, plus précisément, d'outils en matière de traduction – on parle alors d'outils de TAO (traduction assistée par ordinateur).
- 12 Dans l'article suivant, Dominique Dias revient sur « l'irruption de la statistique, *via* la machine, dans le champ de recherche du linguiste » (p. 345) et explore la relation entre l'humain et la machine d'une part puis entre l'humain et la science d'autre part. Pierre-Yves Modicom précise ensuite la notion de « linguistique “outillée” ou “instrumentée” » en se demandant ce qu'est une « machine linguistique ». Il questionne, dans son article, « ce rapport de la linguistique de corpus à ses machines » – une linguistique fortement liée à l'usage des machines –, non sans évoquer les revendications de scientificité des linguistes (p. 362).
- 13 Dans l'avant-dernier article, Anne Baillot aborde les enjeux de la philologie à l'ère du numérique et s'interroge sans détour : « Folie des chiffres ou amour des textes ? » (p. 379.) Dès le début de son texte, elle s'interroge également sur la valeur ajoutée de l'édition numérique d'un texte quand la version imprimée de celui-ci existe déjà, sur le fait qu'un tweet puisse constituer une publication et sur la manière de communiquer aux étudiants comment utiliser des textes numériques, et pour quel coût technique.
- 14 Enfin, après le numérique, le dernier article de cette quatrième partie – « Comment on lit une page... » – nous amène à nous recentrer sur la page imprimée, sur le concept même de page, sur sa matérialité, et sur l'importance du confort de lecture. Christoph König s'appuie pour sa démonstration sur des lectures d'œuvres de Goethe, Nietzsche,

Rilke et Hölderlin. Il évoque notamment les « règles culturelles de configuration de la page, qui peuvent être étudiées “scientifiquement” comme une grammaire de la constitution du sens sur la page » (p. 391).

- 15 Cet ouvrage traite donc de cette chose qu’est la « machine » à travers de nombreux exemples et des angles d’approche très divers et parfois inattendus, mais regroupés dans les quatre parties précédemment citées de manière structurée et cohérente. Les directeurs et directrices de ce volume rappellent en conclusion la spécificité de l’espace germanique quant à l’appréhension de la machine : celle-ci n’est en effet pas étrangère à l’appréhension par l’Allemagne de sa propre unité au XIX^e siècle – « unité politique à partir d’une union douanière rendue possible par le développement des lignes de chemin de fer » (p. 417) – et au XX^e siècle – unité allemande en 1990, sans oublier son image de puissance industrielle. D’où les théories de la machine présentes parmi les plus grandes figures de la pensée allemande. L’apport des machines à l’humain semble donc bien plus profond et essentiel qu’il n’y paraît. Les machines sont partout, elles font désormais partie de nos vies quotidiennes, mais aussi de la sphère politico-médiatique, des sciences humaines, des différentes formes d’art et des divers champs de la recherche à l’ère du numérique.